

TROISIÈME ÂGE

(presque une dédicace)

I

Ô fantôme lucide que j'ai fui
toute une vie
refusant d'accepter venue de toi
la voix que des débris tu forgeas

Ô inventeur de toiles Joueur
de son propre écartèlement
Ô sublime corrompu corrupteur
indigène du chaos, de la mesure

t'invoquer à présent si platement
– est-ce donc me lire au fil des luttes
que le vent a emportées
ou m'avouer vaincu enfin?

Mon ennemi caché dans la mémoire
qu'en moi et contre moi j'ai protégé
Mon secret prodige qui as fermé
tous les chemins du seul fait de les ouvrir
qu'est-ce donc que ce charme et ce tourment?

Par d'étranges langues j'ai cherché les voies
qui t'évitaient J'ai démonté tes trucs J'ai réduit
tes séductions à de vaines constructions d'humeur malade
Et vois à quoi ça m'a mené, humilissime et converti

Je ne suis même pas ton ombre Mais comme toi j'ai laissé
en mille miroirs brisés mon âme répartie
et sur la trace de ce que j'ai en toi le plus refusé
inconnu je demeure ici éternel résident
du dispersé

II

(presque une autre encore)

Je m'obsède de toi qui vivais ici même toujours en forêt
quelque part non pas entre des livres mais avec des livres de tous âges et pays
car tu amassais le pain commun en plein air aussi et tu le mangeais
et marchant avec nous tu restais toujours toi seul

Avec toi la lutte avait un air lugubre et de fête
Tu étais un taureau déboulant gaiement dans la clairière
Adossé à un chêne rêveur tronc nu
Hiver comme été sous les branches séculaires tu écrivais
et tout ce que tu as écrit est racine

De ta douleur tu as fait un drapeau
de ta rage et de ton rire un fusil
de ta propre chair un bûcher
affolant les confins de l'arrière-garde

car chez les hommes soulevés tu ne voulais
ni le dernier rang ni le premier
Ainsi qu'un poing serré voilà comment tu nous voyais
avancer
Et là-bas parmi les arbres tu appelais
et tu chantais en amadouant des bêtes fabuleuses
couronné de balles et de roses

Sur la rumeur des eaux altières
d'au-delà de la jungle de nous-mêmes tu appelles

III

Parmi les arbustes de l'automne
je me découvre une arme posée sur mes genoux

Alentour un éveil pâle et langoureux
contre le sommeil
du temps rongé inutilement

J'ai du sang
sur les joues et les orteils

Mais ce n'est pas là que ça fait mal

IV

Qu'il était beau le bateau
et secrète la lagune
feuilles mortes et limons
fluides paroles de l'eau

Il n'y avait pas encore ni océans ni continents
Juste des mots murmurants et l'arc
imaginaire de la voile qui se gonfle

C'était la seule fraîcheur dont nous partions
la luzerne mythique des arcanes

c'était ne point pouvoir imaginer
qu'un jour la seule mémoire de cela
chagrinerait

V

Quelles forces centripètes traînons-nous
en nous contre ce qui rêve en nous une nature plus autre?

Lentement à bras le corps nous la transformons

Mais ce que nous en avons changé ne change point
car elle en est aussi captive

VI

Ciel aux cris étonnants qu'ont gardés les échos de la mémoire
de chagrins tourmentés qui répugnent à se montrer
Charges massives de bâtons dans la nuit contre des têtes et le reste
Rageurs coups de fouet aux cales des navires naufrageant
déchirant de haut en bas l'horizon en des éclairs noirs de victoire

Un homme n'a que deux bras et toute sa vie il laboure
la terre d'autrui et il meurt souvent sans un mot
de protestation

VII

Hurlement rauque d'appel
dans la brume du fleuve

Un bateau sera
quelque part où
il n'appartient pas

Dans l'opacité qui le cache
il a perdu le fil
de l'horizon et nul ne lui répond

sinon moi qui suis à bord
sans savoir où il est

VIII

Devant le parc aux vieux arbres sans feuilles
immense et à moitié seigneurial comme s'il était plus qu'un souvenir
j'écris

Ou j'imagine que j'écris
regardant vers le fond des images qui se mêlent entre les troncs
brumes ou fumées à toute discrétion indifférentes

Dansent-elles ou s'échappent-elles comme des bulles
sur les eaux peu transparentes?

Écrivant de mes yeux distinctement j'entends des voix qui perdurent
ou se détruisent elles-mêmes
et elles seules ourdissent ce précaire secours
ce recours que je saisis et auquel je dois
de simuler que ne vois pas l'ombre qui vient

IX

Une feuille? Des pas? Un bruissement
imaginaire? Entêtement
à croire qu'il y a encore quelqu'un? l'heure? le jour?
Automatismes du délire? Rien?

X

Tant de gens assis dans cette pièce déserte
D'autres debout contre la cheminée tournant le dos à la fenêtre
Ils ne s'entendent c'est clair que parce que jamais ils ne se sont rencontrés
Ils entrent et sortent par la porte toujours ouverte
Et je remémore avec eux des choses qui ne sont pas passées
ce que la vie n'a pas été qui est ce qui brille en elle

XI

Cette main qui insoumise se soumet
à ce savoir à peine par où elle va
quelle force la traîne et chauffe encore?

Ce qui l'attire
elle-même le détruit

Ce qui la blesse
la pousse à l'aventure

Elle hait la norme
et ne cesse de l'inventer

comme si la liberté qu'elle cherche
seul le cachot pouvait permettre
de la respirer

XII

Où t'ai-je vu regard
d'assentiment troublé?

Où t'ai-je vu sourire
connivent de qui sait et cache?

Où t'ai-je vu geste
de départ ou de très triste arrivée?

Quand ai-je entendu tout ce silence qui nous mouille
de cette fulguration imprécise
qui souffle dans les après-midi sans vent?

Dans l'ombre passent des gens chargés
d'explosifs peut-être
ou de clair de lune

Ils marchent sur des feuilles et une rumeur de fin
de quelque chose me répond

Oh rapidité brave et bouleversée
qui s'entreprégarde muette
sans même brouiller l'air serein
dans lequel je me cache aussi

Je me rappelle ou je découvre
ce que j'ai étouffé en moi?

XIII

Contre la fenêtre à guillotine
qui donne sur la montagne et sur les longs sentiers de la mémoire
à présent je vois en moi cette table blanche et estompée
avec une machine à écrire dessus

La machine sur la table

Et autour
la grande fête des papiers qui s'étaient au hasard
Ce sont des arbres courant des plages des visages des voix des rues des nuages
la paix et la lutte

Dans le silence troué par les touches soudain hésitantes voire muettes
oublieuses du fil de l'histoire

flairant la surprise
redoutant sa perte

Je vois ou je suis cette très vieille fenêtre
aux rideaux de mousseline
ondoyant à peine sous un petit vent vague et lent
et auprès d'elle ce plateau
blanc et ouvert à un temps qui ne passe pas
car le clavier le redécouvre et l'invente
et les heures tombant jamais ouïes
et la brise de la mer qui n'était point
et toutes les paroles de personne n'entendant
qui dessinaient sur la table leurs échos de grotte
dans le va-et-vient du curseur la tissant

Nous allions alors pieds nus de par les îles
en quête des rochers à secret
ou main dans la main l'eau jusqu'à l'aïne
ouvrant notre poitrine contre le froid et la peur

car là se mélangeaient dans les recoins de brume
les bouches assoiffées de chercher jusqu'au fond
et le feu de l'espérance clandestine
des camarades lâchés de par le monde

Alors ou à présent les mains immobiles sur le clavier
voici qu'un air de signe assombrissait la salle
les pas de quelqu'un qui part ou revient
un rire terne et bref décroissant

et cela suffit
à la sourde alarme qui se traîne
jusqu'à la touche en suspens
entre l'avenir et ce qui est dans le présent
et cette lumière rare et claire qui n'est plus ou qui jamais ne fut

XIV

Battement d'ailes affolé dans la forêt
Voix si indistincte que nulle voix ne la dit
Jaillir de presque rien qui est tout ce qui nous reste

Terne dorure de vieil encadrement

XV

Quand les mots ouvrent des canaux de transparence
entre les îles fermées d'aigreur ou désespoir de notre solitude
une joie toujours nouvelle ouvre grand toutes les portes vers le soleil
et aussitôt je reviens entier aveugle d'impatience
là où mille fois j'ai juré de ne pas retourner

Ouvert en tournesol
le cœur s'éblouit

C'est comme respirer

XVI

Maintenant on voit mieux le plus distant

C'est là que scintillent les sentiments
oubliés
émergeant de la nuit comme qui
doucement frappe à la porte
sans personne
qui l'attende

Son heure
morte gît et pourrissant sous la mousse des temps
révolus

Mais de la distance muette qui désormais scintille
un réveil têtu se dénoue vient
et tel un éclat de verre blesse

XVII

Dans la grande conque de la nuit la bicyclette
et avec elle un déplacement blafard

Les pendules s'arrêtent pour voir ce qui se passe

Après seulement le feu jaillit des toits
en ses jeux croisés
tels des grilles descendant pour encercler la route

Volent des oiseaux épouvantés
Le bois frissonne de peur
La fusillade s'exacerbe

Mais le blanc qui vole et blêmit
aux confins de l'aube
n'est point celui d'une rose qui s'effeuille

Secrète allégresse

XVIII

Il vient en un silence de pieds nus
dans la nuit Il apporte comme un toujours un vieux cartable noir
plein à craquer Ce sont des rêves inflammables

Agile il glisse sur la lame du tracas
car faire et défaire l'ombre l'y contraint

Seule la joie intérieure est telle qu'il ne sait où la mettre
pour la cacher

Nous sommes si forts et si faibles!

XIX

Et d'autres qui arrivaient transportant dans le noir
force cartes d'identité forgées
chargée de risque la clarté
des millions d'étoiles de l'avenir

Ils venaient de loin avec le pain et le vin
qui manquaient dans leur patrie et assez
de fermeté pour garder allumée
l'âme de ceux qui tombèrent en chemin

Ils venaient sales de leur marche transformés
d'avoir mal mangé et mal dormi
L'affairement de persécutés persécutant
les changeait en éblouissants éblouis

Ô camarades de ce temps quand
tout autour il n'y avait que danger
et chaque ami était un ami
et notre vie ombre devenant clarté

XX

Avoir peur est propre de l'homme

Le courage n'est guère que savoir la traverser
et d'aller avec contre les forces qui la consomment
ayant encore et toujours peur de le montrer

XXI

Aujourd'hui les pinèdes ne sont pas comme cet autre embrumé
vu de dedans par la vitre embuée de la fenêtre
que je nettoyais de la main pour me croire au-delà
sur le sentier de l'école à une demie lieue

Le feu allumé Ma mère transie de froid et corrigeant
d'éternelles quadruples croches qui auraient dû être des croches
et moi toujours ailleurs ignorant tout encore des villages
et ce qui par-dessus entre les pins se mettait en route

Sérénité éblouie devenue douloureuse à présent
et pourtant toute la lumière tient en ce rappel de la main nettoyant
Celle-là la maison submergée sous la feuillée vermoulue des ans
où loin de tout j'aurais écrit non pas des livres mais le livre

Si au moins cette machine était silencieuse...

XXII

De ce qui ne reviendra plus sourd un autre plaisir
une saveur de savoir que ceci nous suffit
Seuls sur l'île où nous enferme la tombée naturelle de la nuit
écoutant ce qui heure après heure s'éloigne sans rumeur

Un détachement tranquille voulant encore
sans frissons d'incertain ou d'imprévu
Un heureux découvrir le découvert survenant
Un repos d'amour encore aimant

Si peur de ceci et de ceci seulement
Vitre qui s'embue tout doucement

XXIII

Ô fraîcheur
des couloirs invisibles des années

tu suintes
des recoins moisis qui ne voient pas le jour
une douce ivresse irrésistible
qui n'est possible
qu'après la longue traversée
en commun de rêves cauchemars brumes
désenchantements

et tu t'appelles tendresse

XXIV

Translucide tendresse

Rapide et doux
affleurement de doigts

Haleine lumineuse entre bosquets
dont naissent et croissent des feuilles sinueuses et si belles
comme si notre éblouissement était
une arabesque de Matisse

Rira
celui qui lira ceci

sans savoir
que ces feuilles s'étirent se mettent en quête
quand tu y poses les doigts

XXV

À présent nous sommes en paix
sachant simuler l'oubli

assis

les yeux dans le vent
de dehors jeté vers avant
nous les mains tombées
sur les genoux mais en rien suppliantes
juste évanouies

conformés
à ne pas se conformer

résignés
à attendre sans attendre

comme si tout n'était qu'un immense ça ne fait rien

XXVI

Et soudain cet
te suffocation

cet indi
cible extinction

cette alarme
cet affolement

Cauchemar auguré
qui passe comme il vient
ou qui passe à présent

Mais je ne sais ce
qui annon
ce ou ce qui res
te et quand vien
dra cette main
de glace

XXVII

Toute notre vie voracement nous creusâmes de nos ongles
des souterrains de ténèbre jusqu'à la lumière
Mais dès que nous la découvrîmes aveuglés
de lumière nous fîmes une ténèbre plus grande encore

Quelle lumière est-ce donc ce non voir à qui l'on parle
et qui nous dit cet oubli en cours
la demeure en commun que nous tenions
quand elle n'était qu'ardeur et doigts nus

Entre ce qui fut et ce qui est déjà un store a baissé
de déception ou de stupeur pourrissante

Quant à savoir on sait seulement où l'on n'est pas

XXVIII

Cartouchière de fleurs en bandoulière
comme il s'exposait comme il riait
défendant pied à pied le sol
de notre fantaisie

XXIX

Je le vois au fond d'un tunnel de loin en loin
si enfoncé dans sa vie que je ne sais quel est
le fil de feu jadis toujours brûlant
qui nous dérobe à cette clarté

souvent près de la porte d'une église
un coin de rue désert ou bien bruyant
où nous échangeons un paquet ou une rose
et nous fuyions très vite mais en mettant du temps

l'heure était prévue à la minute près
prévus l'air solennel ou la mine radieuse
sur une carte apprise par cœur le trajet d'ombre
dessiné pas à pas comme s'il fallait flairer

Ce n'est pas le temps qui change Ce sont les gens les choses les lieux
Il passe sans me voir Moi aussi je fais semblant et je m'en vais
Nous avons côte à côte si souvent risqué la vie
et je ne sais même pas son nom

XXX

(rencontre avec António Aniceto Monteiro)

Trente années après
un long exil et à la veille d'un autre possiblement
nous avons voyagé ensemble
dans le futur du passé
sur fond d'espoir embué

Cela fait trente ans ou était-ce hier encore?
La même enfance dans le regard fait que ne comptent
ni douleur ni fatigue ni froid

La mort rôde mais qu'elle attende Rallumé
le très vieil élan vers l'impossible
chante en sourdine dans ce vol désemparé

Est-ce encore la lutte cette ferveur cette étreinte?

Camarade Camarade

XXXI

Je demande l'heure dans la rue pour voir
si ces gens ont une voix

Le premier fuit du regard et ne répond pas
Le second presse le pas sans savoir
si je demande la bourse ou l'aumône
Le troisième n'a pas de montre du moins à ce qu'il paraît

Qu'est-ce qui est tombé sur nous
dans ce grand écart
entre un temps déjà mort et un autre qui se cache?

XXXII

Les yeux Les yeux c'est ce que je trouve le plus étrange
Ce sont eux qui me font le plus mal
flasques miroirs qui détonnent
dans la surprise enjôleuse
qui n'en finit pas

Ces yeux devenus si doux qu'ils peuvent meurtrir
Ces yeux devenus si simplement avides et douleur absente
Ces yeux devenus si autres de n'être pas là

Ils ouvrent une paie dans l'âme
qui ne saurait guérir

XXXIII

Pire que ne pas chanter
est chanter sans savoir ce que l'on chante

Pire que ne pas crier
est crier simplement parce qu'un cri s'élève quelque part

Pire que ne pas marcher
est marcher derrière quelqu'un qui commande

Sans amour et sans rage les drapeaux ne sont que tissu
que seul le vent électrise
en un tumulte tapageur
de leurre

La Révolution
ne se bureaucratise pas

XXXIV

Combien savent
que c'est une veillée d'armes d'un autre type que nous vivons?

Détachés de ce qui se passe sous notre peau nous recevons
le message de mains fatiguées qui dégoulinent
de silence et de tristesse

Le lisons-nous?

Nous nous attardons à table
nous projetons
des vacances et des vies que nous méprisons chez autrui

tandis que des armes pêle-mêle tiennent à peine
dans des sacs que nous transportons invisibles à nos yeux
et nocturnement attendent toujours

XXXV

Paroles de goudron écrites au faisceau de lumière sur le mur
déjà librement
et un fil de sang à leur côté
coulant jusqu'à la chaussée

Ici est mort pour ce qui il y avait en elles
d'avenir
quelqu'un qui avait le cœur
sur la main
et le donnait à tout le monde

XXXVI

Ce regard tiède
tel un couteau caché
s'élançant de biais

Ce demi rire onctueux
ruminant
sa chique d'intrigue

Cette lueur bistre de couleuvre rampant
entre les dalles dans le four
de l'imprudente pureté qui l'abrite

Cette chaleur de teigne
qui indemne pourrit l'espoir germant
et salit la vie

XXXVII

(mars 1978)

Quelle nausée Ce sont des carcasses
de gens morts du dedans
Ils cachent des glaires poisseuses
qui empestent tout le paysage

Ce sont des vautours pelés ce sont des masques
aux yeux vitrés par l'intention
ce sont des bouses de sang et le centre
dont sourd la corruption
Et si jamais ils ne seront bourreaux
c'est que le courage leur fait défaut

La peur les rend silencieux
mais hardis dès que l'on tourne de dos

Ils sont agis par des haines et des dégoûts
des flatulences d'ambition
acerbement étriqués
timides et boursoufflés

Ce sont des briseurs de grève des espions
tout fiers d'être piétinés
ils secrètent des épidémies
de honte Ce sont des choux
en cravate bouffés par la gangrène
Ce sont des poux ce sont des poux
ce sont des poux

XXXVIII

(même date)

Oh quelle petite odeur d'autrefois
en cette nuit tombante sur la ville
Les sorcières quittent leurs terriers
perchées sur des vilebrequins
et traversent voracement
notre grande perplexité

De hauts chars d'ombre garés
aux maxillaires de grue
délimitent des champs d'action
Les doigts sous les ceinturons
des hordes de furets en uniforme
nous attendent aux coins des rues

Il y en a qui passent sans voir
sans questions et sans réponses
Ils se souviennent de ce qu'il y avait
sous cette odeur L'ouïe leur fournit
la clef de ce qui se lit
Papoter oui changer jamais

Petite odeur si réelle
de mort commise sous cape
Vautours en toge dictant
des sentences qui ressuscitent
contre la loi la kermesse
des fils de Torquemada

Ceux qu'on avait écartés
reviennent suivis de miasmes
On tourne vite la page
Héron et coq se donnent la main
Cognez donc ces exploités
le Portugal se partage

XXXIX

(janvier 81)

On vient de porter en terre
le vieux tortionnaire
avec les honneurs militaires

Ses pairs l'entouraient
impunément
de mort menaçant
ceux qui lorgnaient

Du crime fonctionnaire
jusqu'au bout il aura profité
de l'apathie connivente
instituée

La toile tissée de honte
et de stupeur empeste l'air

Vive la démocratie!

XL

La pluie écrit sur ses épaules
ce qu'on ne peut récupérer

S'éteignent les lumières au ras du goudron mouillé
On entend mieux les pneus dans l'invisible

De ceux qui reviennent muets des décombres fumants
La hâte semble suspecte

La femme croise son châle sur la poitrine dans l'attente
du destin pour elle seule prévisible
à sa porte entendant avant de l'entendre Ils l'ont tué Ils l'ont tué

XLI

Soldat ou moi en uniforme
toujours toujours aux côtés du peuple
Le monde est plein comme un œuf
Toi on t'a mis de côté

À tes bottes on voit et à ton regard absent
que cela fait des jours que tu marches au hasard
en proie à une vision floue

Tu habitais vers le sud ou vers le nord?
Quels amis gardes-tu dans ton pays?
Qui t'a volé ton arme? Pas même la mort
n'aura voulu de toi Tu viens de loin soldat
et tu ne sais même plus d'où

Courte est la vie et la mémoire

**Personne ici ne répond
à rien sur la lutte que tu as vaincue
Nul ne t'offrira du pain en guise de solde**

**Toujours toujours aux côtés du peuple
ta gloire
ta condamnation**

XLII

**Après la fête alors Si la fête
est cette convergence et cette déflagration
d'espoir épars un an ou toute la vie durant**

**Après la fête quand plus rien ne reste
sinon souvenir odeur une éclosion
se dissipant quelque part et une voix rauque
insistant vainement à l'intérieur de l'absence**

**Des bouffées de rien soufflent mollement
désintégrant l'amour et la résistance
qu'à leur dessein aveugle des aveugles plient**

XLIII

**Hélas pour celui qui a appris
à ne vouloir que quand on veut
et à ne pas savoir dire j'ai vaincu si l'on n'a pas vaincu**

**L'enfer des autres est le sien
Il n'y aurait de ciel que s'il appartenait à tous**

**Vivre est faire de ce que l'on n'est pas
naître à chaque instant la mort de ce que l'on a été**

Et sinon c'est fini

XLIV

**Ô douce paix intérieure absurde
pour ceux qui arrivèrent depuis peu
ton fertile être là bourgeonnant de sources possibles
ne venait pas de quelque recoin inviolé de l'âme
mais de la forêt inviolée
qui tout autour la pénètre
et nous ouvrait sans projet à son image**

**À présent seule la mémoire
ou l'arôme passager de rose sauvage
ce qui nous cerne et nous pénètre est la demeure**

sans surprise cet autre calme
d'un temps dépourvu d'impossibles
où il n'y a qu'un aller sans qu'il y ait un là-bas
car sourde est l'âme à la paix de soi avec soi

XLV

Puissé-je séparer ce qui est et ce qui est là
parvenir à distinguer la ligne fuyante qui les sépare
Être n'est rien sinon comment on va
mais il faut qu'un autre encore soit au-delà
au cœur même de celui que l'on habite

Vouloir ou ne pas vouloir c'est moi qui le décide
ou qui crois décider à la lumière de ce que je croise
Nul n'échappe au choix qu'il sache ou non qu'il a choisi
J'ai choisi et ne rejette pas mes choix Mais c'est autre chose
que d'être moi tout entier dans ce que j'ai choisi

À chaque espace déjà sensible de ce qui est
là où s'affrontent nos routes discordantes
mille autres s'insinuent dans l'obscurité indéchiffrable mais frémissante
d'affinités qui susurrent

XLVI

Te comprendre est savoir l'autre côté
et de ton côté tu peux me voir ici
là où j'ai été et je serai entier et amputé
car en vain je lis ce qu'il y a en toi aussi

Une griffe occulte nous maintient séparés
Ce là où nous sommes nous agresse et l'aiguise
Si le temps était autre tout nous aurait liés
celui que nous vivons au contraire nous divise

Découvrir sur ton visage tes autres faces
est-ce un privilège du sentir? une faiblesse?

Seule la lutte de classes
nous armera peut-être de cette pureté

XLVII

Ne dis pas pour toujours Dis
maintenant
ou tout à l'heure

Seule la surprise t'attend

On regarde étrangement
ce que l'on a désiré

Celui qui part ne revient plus comme il était
et tout le monde part tout en ne partant pas

XLVIII

Combien de temps dureront-ils
ces arbres qui se dessèchent
disant adieu de leurs rares feuilles?

Celui qui passe et les voit
se dit qu'ils donneront du bois
pour réchauffer les siens

XLIX

Quand on n'avait pas encore usé le bleu des baies sur les affiches
de tourisme et le mot étranger vivait en son parfum pénétrant
de fruit défendu
et l'idée de partir gardait ce frisson d'émeute vécue de l'intérieur
impossible à raconter comme tout ce qui fait intensément envie et se maintient
partant indéfini

quand le monde était beaucoup plus grand ou plus petit et chacun de nous le centre
d'aventures mourant dans l'amour gratuit de l'imagination
car rien en elles n'irait outre un pauvre rapprochement
du plan en tant que plan rêverie cloche de verre
d'autres couleurs et parlars d'autres arts du regard rivé sur d'immenses cabas
de fleurs la traversée de villes plates et anciennes la main dans la main
avec quelqu'un
ce qui paraissait étrange ici étant là-bas l'obligation élémentaire même

quand il n'y avait que terre et mer de franchissable et à mi déplacement
le mémorable moment lent et sérieux
du rituel des passeports et les trains fumants qui restaient des heures aux frontières
à attendre
nul ne savait quoi pour la seule raison d'accroître ainsi la distance et le mystère
et dans les lentes croisières de nocturnes fêtes se reflétaient sur de sereins océans
toujours argentés
et elle s'y trouvait fatalement plus l'irrésistible séduction qui lui venait de ce qu'on
ignorait qui elle était
sur le pont désert regardant les eaux toute vêtue de blanc et au clair de lune

quand on n'avait pas inventé la saison pleine et la saison creuse ni ce porte à porte
qui transporte toute l'année durant des millions de retraités
de pays en pays dans de confortables cages ambulantes afin qu'ils voient sans voir
que les multinationales
ont gommé toutes les différences

voyager commençait bien avant le voyage et fleurissait ensuite de par le miracle de
l'imagination
a posteriori Nous ne disions pas ah Rome quelle chiasse si encore c'était le Japon
ou la Russie le Japon étant pour nous le «cil du monde» et non le lieu où l'on
fabrique et on exporte tout
au prix que l'on sait et même ce stylo avec lequel je pourrais écrire en ce moment
et la Russie un bruissement de foules s'écrasant et balayant
l'injustice du monde au rythme véloce que nous avons vu dans certains grands films
du cinéma muet

Le Brésil et New York étaient des trucs d'atlas Ils ne faisaient pas non plus partie de
notre monde réel

Nous allions ceux qui pouvaient se le permettre à Madrid à Paris ou à Londres
peut-être
Au retour les amis se réunissaient pour nous voir aux portes des musées sur
des places des ponts
les photos étaient si mal prises que plus tard elles devaient nous faire rire
mais de tendresse Et cela suffisait bien à notre faim de partir
et d'autres horizons
et de changer la suffocante mesquinerie
des nationaux torts et tares innés seront trop tard redressés ou même jamais

Tout était si loin et tellement je voudrais tant y aller tout simplement...

L

Un train passant au loin dans la campagne
avant il découpait le paysage en deux
et soulignait tantôt la bonne tantôt la mauvaise
solitude d'être où l'on était

C'était lui qui réveillait lentement
de la distance la saveur et le poids énorme
Aujourd'hui ce n'est qu'un bruit de trop qui vint
et s'en va sans que rien en rien ne change

Dans ce changement où en soi-même il se devance
le mystère il a perdu qu'il transportait

LI

Parmi ce tant que l'on oublie
de temps en temps
emblématiquement
en une transparence de fin d'aube
ou de commencement du monde
un poulain m'apparaît fonçant contre le fond
presque nocturne martelant de ses sabots
le silence et le sol de l'aire
allant et venant
retournant
ou soudain s'arrêtant
caracolant
les pattes en l'air
entre des voiles de poussière
où la mémoire le cèle

Nous descendions en sifflant
par la route
en direction de la mer

LII

En temps voulu et en marge
on déclare
que le soussigné
en évoquant
nostalriquement ce qui fut un jour ou ce qui n'a point été sinon en rêve

ne le regrette pas Tout n'est qu'une crainte
qu'à l'avenir entre des mains rapaces préparé
puisse manquer l'air pur et l'eau très claire
dans le paysage

Celui qui avance n'est pas captif du passé
Mais que le rire d'un enfant ouvre la marche

LIII

Il n'y a pas de moments banals
Banals sont les personnes qui les nomment
ainsi

À tout moment un prodige guette
sous ce qui jamais ne fut
ni ne sera jamais
à nouveau

Le prodige d'être
ici maintenant à cette très brève minute

Le prodige de croquer un fruit

Le prodige de te voir de te toucher
sans savoir si cette volupté dont les doigts s'enflamment
est de réellement t'avoir ou de seulement t'imaginer

LV

Voici qu'aujourd'hui un Rembrandt coule dans mes veines

Mais c'en est un qu'il n'a jamais peint
aux sables sombres et mordorés
aux vieux brocards et aux pourpres
dans la pénombreuse clarté
où résiste bâillonné
ce qu'on rêve et ce qu'on a rêvé

bâillonné bâillonnant
ce qui fut et ce qui est dans l'écœurante impunité
de faire semblant d'exister

Bijou de fange poisseuse
longuement travaillée
dans son opacité ambiguë

Noir déversé dans entonnoir et blanc suspect
sang velouté gouttant et se figeant
sectionné d'éclats subits

Bijou où tout est attristant
aux vagues étoiles clignotant
mais tout est gai en ses aubes lunaires
perforantes
aux croûtes de bitume
sous lesquelles des fils de soleil dégagés du spectre rayent
des scintillations de saphir ou glauques
baveuses

LV

Le jaune du soleil sur les blés
Le parler clair de ceux qui vont faucher
La cendre froide dans la cheminée
Un drap blanc et un corps d'un fruit flanqué

L'odeur du cèdre qu'on vient de couper
Le bruissement du lézard affolé
qui rampant sur une marche ensablée
chauffe la peau d'un sommeil imprimée

La dune d'une hanche qui a voyagé
dont demeure invisible le halo voilé
Un tendre rire sans raison inespéré
L'eau très fraîche dans la gorge assoiffée

LVI

Tout l'après-midi du jazz Et que m'importe d'imaginer
que j'écoute sans penser à rien?

C'est bien ce truc d'écouter et laisser courir

Mais entre ce qui me plaît et ce qui me déplaît
tant guettent d'autres ponts possibles
des doigts de son dont je ne veux pas et l'architecte
malheureux de voir à peine ce que je bâtis là

Une trompette soudain en débandade
traçant dans l'air des volutes convulsées
me découvre et par télépathie
débobine mon projet

LVII

Elle chante agrippant sensuellement son microphone
une espèce de manifeste
«Il doit y avoir là des millions de personnes»

Elle chante et déverse un soleil noir aux dents très blanches
en remuant les hanches et le cône
que ses cuisses ouvrent et ferment par cahots
de protestation

Du nombril à la gorge la caméra glisse lentement
collée à sa voix tantôt stridente
tantôt voilée électrisant la batterie et le piano jusqu'au spasme d'un amour

spirituel en prière
de luxure et fureur

Tu chantes et splendide tu endors
cela même que tu proclames

LVIII

Bijou discret
que l'on ne porte point

fait pour être longuement imaginé
au seul toucher
en son éclat
secret

en ses gradations toujours nouvelles
qui parent
des chagrins muets

et les dévêtent en les vêtant
sous de nocturnes eaux
au gré de l'insolence timorée
qui déchire

avec une lubrique lenteur
de douleur

LIX

Sonnent les heures au loin dans un village
que la ville a encerclé
la pleine lune n'est plus dans ces parages
mais toujours pas d'électricité

Tout autour la campagne fait défaut
ainsi que l'air lavé et la distance
Seul le temps prématuré s'y attarde trop
cette allure étant le fruit de sa substance

Le jour il est peuplé par des lambeaux
les autres loques dès l'aurore prolongée
s'écoulent par rigoles et caniveaux
dans l'espoir vain de ne pas y retourner

La nuit déchue de fenêtres et d'escaliers
fatigue pelotée broyant du noir
naîtront les dernières bonnes à engager
et des gamines qui vont faire le trottoir

Le sol c'est du caillou de la terre glaise
qui ne saurait donner du pain donner du vin
De plus en plus d'autos y circulent à leur aise
pour écourter le chemin

LX

À peine voit-on les immeubles
en face Le brouillard descend
dense et chez les gens
s'empire le tant pis

ou d'autres expressions du genre
de ce malade renoncement
s'inclinant devant la voix de son maître
Faut pas péter plus haut que son cul

Il y a ceux qui prêchent dans le désert
combattant cette mesquinerie qu'ils nient
chaque fois plus loin de ce qu'ils prêchent
mais s'imaginant tout près

Ou qui le disent tout simplement
pour éviter que s'accroisse
l'étendue de ce désastre
en cachant ses tristes suites

Le mal est dans la racine
Cette brume qui grossit vient du dedans
Nous sommes la fin d'un temps qui pourrit
Nous sommes le Portugal également

LXI

Pays aux carreaux cassés
à l'herbe rampant sur des murs en ruine
Pays livré à sa destinée
privé de ses yeux et de ses ouïes

Pays vorace dévorant le déjeuner
incapable de sourire riant ou pleurant trop
Pays le corps ouvert à ce qui vient après
Pays de reptation entre l'os et la peau

Sautillant en arrière et en avant
le gros pouce glissé sous le gilet béant
des fusées, des processions et quelques verres de blanc
Pays de petitesse au regard complaisant

Pays indifférent à qui offre sa vie
Fourmillant de héros s'il n'y a pas de danger
Pays de vieux pestant contre ce qui est hardi
préférant faire main basse tolérant tout méfait

Pays de gens qui font comme ils voient faire
qui veulent tout et rien car ils supportent tout
Pays du je m'en fous au nom du père
Et que ceux à venir ferment bien la porte

LXII

Jeune homme au rire ardent
et à la voix irrévérente
fauve provocation

Jeune-explosion
tutoyant sans façon
la Révolution

dans vingt ans que diras-tu?

Comment seras-tu
et qu'y aura-t-il
alors?

LXIII

(pour un remords collectif)

Portrait de face et de profil
sous les fouets de lumière blanche des tourments
bien des années avant ou juste quelques mois
l'irruption d'avril dans le calendrier
Nom État civil Profession Âge
Taille Race et Nationalité
Domicile
si on l'avait déjà dans les fichiers
Valeurs appréhendées Documents
faux ou vrais
Quand et où avez-vous été détenu et combien de fois
pour avoir défendu la liberté
pour avoir voulu l'indépendance totale
du pays et l'égalité en droit
de tous les portugais
pour avoir résisté et lutté
pour avoir organisé et organiser encore
la rage des humiliés

Puni pour avoir crié
Puni pour avoir tu
Puni pour avoir chanté
Puni pour avoir refusé
de signer ce qu'il n'a pas dit Transfert
de prison en prison Récidive
Et quant au reste
silence Rien sur ce qu'il a souffert
debout dans des trappes
grinçant des dents et à la merci
de monstres professionnels
Écrit en grosses lettres «Décédé»
mais pas un mot disant comment ni pourquoi

LXIV

La forêt omniprésente
gît calcinée
sur de fumantes collines kitsch

Parages inconnus

Au long des rives
des fleuves morts et sur les mers
de glace molle et ardente
des millions de doigts tâtonnant
traversent des poussières nucléaires
obstinément en quête
de pâles mirages
dans la forêt absente

LXV

Nous vivons de mythes dans des mythes pour des mythes
Nous ne connaissons presque rien et encore moins les gens
que nous n'avons jamais vus ni ne pourrons jamais voir
collés à des profils que nous seuls leur avons inventés

Nous voyons plutôt des pions que les uns et les autres jouons
sur des échiquiers si parfaitement pareils à la vie qu'ils imitent
que jamais nous ne distinguons ce qui est de ce qui paraît
dans ce qu'en elles nous forgeons d'absurde et de conflits

Pouvoir tout recommencer autre part sous un autre soleil!
Inventer un autre mal et un autre bien!
Faire le tour du phare
mais en le changeant aussi!

LXVI

Immobilis images bistres
parlant de soi avec soi
telles un rêve de fusils
parmi les blés

Sentinelles du néant
gardant de lointaines aisances
comme des fenêtres aveugles
brûlant d'insécurité

Recouvertes d'un manteau
Qui les chiffonne et dépeigne
Nul pleur ne bruit en dessous
– est-ce donc la rage qui germe?

LXVII

Allumer le feu quand fait chaud dehors
ces vieux murs distillant presque
la moiteur dont meurt la rage
de créer le soleil là où il est absent
cela m'invente cette vague complaisance
de qui suppose avoir simplement oublié
l'heure d'embarquement tout en sachant
pertinemment qu'il n'est plus question
de voyager Un vouloir taire la conscience
de ne plus y arriver

LXVIII

Que l'on tienne pour révolue
d'une quête si ancienne la vaine dévotion

Cette quête devenue malade m'asservit
à une recherche aveugle tâtonnant
la surface très obscure et lisse
sous laquelle quelque chose enchaîné
perce et grince

Ce quelque chose est partout Mais ne saurait le voir
celui dévoré par le vice de cette obstination

LXIX

Aujourd'hui il y a d'autres réponses elles-mêmes questionnant
dans de nouvelles galaxies de messages
où nous débarquons

Elles naissent au dedans des images
électroniquement projetées

sur la plateforme de rupture et lancement
en laquelle nous nous sommes transformés

Toutes les îles lointaines sont explorées
Que faire de mots comme lune et vent?

Force nous est d'entendre le parler de ce temps
où le mystère est devenu quantifiable
et s'évanouit l'enchantement
de quand il y avait l'impensable

LXX

Quand je m'en avisai il était toujours trop tard
Mon domaine il s'en fallut de peu de loin ou à deux doigts
Audacieux découvreur du découvert
Pompier arrivant quand la maison ne brûle plus

J'ai tant été ébloui par les constructions d'autrui
que parfois je me crus leur inventeur
Ma vie n'aura été qu'un réveil rêveur
sonnant pour des trains déjà partis

LXXI

Quelqu'un meurt
tandis que j'allume ma pipe
je sucre mon café je regarde qui passe

Quelqu'un que je n'ai jamais vu
dont j'ignore où il a vécu
et pourtant anonyme il dérange
la paix qui entraîne l'aiguille isochrone sur le cadran
et trace nos rives

Ami ou ennemi frère dans le temps
de moi-même il emporte quelque chose et le met en lambeaux

Elle est plus pauvre et plus lente
l'ardeur des jours et des années

Tu reviens aux limbes à présent
de tous les possibles impossibles qui sont aussi les miens

en cet obscur réseau de messages
où parmi de muettes images nous naviguons

LXXII

*(«La vie est une île ici et maintenant dans un monde mourant»
Norbert Wiener)*

Une aurore où hennissent des poulains
Une prairie faite d'échos de hallali
Et moi marchant à la recherche des autres
qui ne sont plus où ils étaient ou bien c'est moi qui suis perdu

Tout s'écoule gluant vers une mer sans retour
Des îles se déplacent entre ce que je pense et ce que je sens
Distances sans couleur que je mesure inutilement
avec des unités forgées pour un monde qui n'a plus cours

S'ébranle cette enclave que l'on appelle vie
Je suis un vain témoin avant le jugement
où plaçait son espoir qui ne voit d'autre issue
mais il n'aura pas lieu car il n'y a plus le temps

Nul vouloir nul pouvoir n'égale cette avalanche
Devant elle le mur s'écroulera
Mais entretemps que vaille la peine ce qui ne vaut rien
Je cherche encore les miens par l'errance et l'erreur

LXIII

(1er juillet 81: mort de Carlos de Oliveira)

C'est aujourd'hui le premier jour
où le monde existe sans toi

Je m'efforce de percer le sens de ceci

Mais on ne pense pas ce que l'on pleure
Je m'étonne, oh ça oui, que cette ville pour moi vide
soit aux yeux des autres comme je l'ai toujours vue

Que peut-il y avoir à présent?
Quel mirage trompeur?
Tu n'es pas parti en voyage
Ton absence n'est pas un entracte

Peu à peu se dissipe ce pourquoi j'existe
Et plus jamais sans toi non plus
je ne saurai même le réinventer

LXXIV

Laissez-moi élargir prolonger exagérer la promenade
bel et bien une promenade mais on peut l'appeler marche
Avec le sel de la marée dans les cheveux loin de la route
il suffit de continuer continuer continuer

Comme la vague s'épanche avant de regagner le tourbillon premier
comme on inspire tout l'air disponible avant d'être à bout de souffle

lançons ce chant à la Terre entière sans chanter
rien qu'en marchant plus en avant l'âme totalement déployée

bobinant, cassant ou traînant tout ce qui nous a toujours liés et nous lie encore
enjambant l'un après l'autre le fossé des frontières
emmenant chaque fois plus de marcheurs toujours plus en avant au delà du feu qui
s'allume
en cette rage transparente qui niche ou devrait nicher dans l'euphorie des drapeaux

LXXV

Cela fait des milliers d'année que péniblement je traverse
ces épaisses pelotes de fumée qui séparent
les mots des mots

C'est comme voyager dans un tunnel en tâtonnant
la ténèbre chargée d'étonnement et de mains nues
poursuivre aveuglément de gros rats dans les boyaux
du propre entendement

Poursuivre ne tient pas du courage mais du destin

Enfant toi seul laboures
ce sol de perpétuelle souffrance
clandestine
et y ouvres des ravines qui préparent
d'étroits passages qui seront aussi les tiens

LXXVI

Tu es définitivement si fatigué
et il est si inutile ou même ridicule de le dire

Qu'importe comment tu vas? Partout
la vie continue et tant mieux si elle continue indifférente au fait que tu sois fatigué
ou pas

À quoi sert qui ne sert plus? Et à quoi bon le savoir?

LXXVII

Sur un banc de jardin au soleil
d'hiver entre pigeons et enfants

Il se voyait là immobile et oublié
de tous ceux qu'il avait aussi oubliés

Mais il n'y avait ni banc ni jardin ni soleil
ni pigeons ni enfants

LXXVIII

Les choses sont ainsi faites

Les brics et les brocs
nous les avons encore et toujours portés sur le dos

Toutefois nous l'avons senti tardivement
et c'est alors que surpris nous déchiffrons
des mystères dont nous avons ri auparavant

LXXIX

Ce qui dort en moi
est si gros et si petit

N'importe qui le fait mais quelqu'un doit le faire

Il suffit d'une main experte et assurée
pour tendre les fils sur le métier
et remplir humblement le vide
en nous-mêmes sans cesser de tisser

Tâche infime et énorme
celle que la vie exige

Mais qu'est-ce donc que la vie à côté de ça?

LXXX

Quand la terre touche à sa fin
qu'aucune mer ne commence
et seul Phébus repose sur l'océan
les murs de l'oubli commencent à grimper

La toile se déchire
de voiles jadis gonflées que le temps a usées
et dans notre mémoire qui chavire
grinent les poutres de la charpente effondrée

Mais tout se passe si lentement inaperçu
que l'on ignore si même ce que l'on sent
témoigne de soi ou ment

LXXXI

Il est curieux de voir
comment les mains flétrissent
et les doigts se déforment
les yeux scintillent moins
mille rides les contournent
les épaules se conforment

et l'oreille se fait dure
le pas jadis si sûr
devient lourd et traînant
comme celui d'un zombie
l'intérêt s'évanouit
ce qu'on ouït on l'oublie
on n'a plus d'appétit
le sourire détaché
ironique remercie
ce Tu n'as pas changé

LXXXII

Visage comme je les hais
aperçu dans la glace
des sillons sans issue sur la face
dont l'image mirée me froisse

Structure terne et opaque
de grilles déjà fermées
et moi derrière captif du lointain

Yeux de refus net ou d'amertume
lèvres de lubrique ou de vieillard
figure aux traits flasques

Ô barque presque immergée
sans feu ni fanal
sur le pont

le temps t'a infligé
cette tenue agressive et molle
ton portrait de face et de biais

Qui pourrait croire que tu fus autre?
Qui pourrait croire que tu n'es pas ainsi?

LXXXIII

Ô séduction des destins ignorés
poursuivant dans la ténèbre
de vagues indices d'aube

Sourde lutte de l'autre côté des fenêtres
fermées par l'aveugle
médiocrité dominante

Souterraines racines ajournées
de ce qui manque
tuées par notre indifférence avant
qu'on n'en prenne connaissance

LXXXIV

Vers quels parages autres où l'on respire à peine
vers quels déserts létaux aux arbres avares de branches
vers quelles folles saisons où l'absurde nous cantonne
avançons-nous les yeux fermés?

LXXXV

Qui sait que tu es là parmi des cèdres altiers
en train de distiller l'amertume de tout?

La route est loin car lointain est celui qui passe
à ta recherche sans savoir que ce qu'il espère
de toi se meurt depuis longtemps
et gît ici

LXXXVI

Alors il a commencé à sommeiller
partout où il allait

Le lit était le refuge qu'il cherchait
non pour dormir ni pour aimer

Lucide et triste il s'adaptait
à la position des temps qui viendraient

Il est prêt ce type, disait-on
Et c'était vrai

LXXXVII

Qu'importe
la date de naissance
ou celle d'aujourd'hui?

Notre âge est celui du monde
Et le sien le nôtre

Au loin lentement une charrette
emporte les morts vers les confins
du temps

Et lui là où il est
recommence à toute heure

LXXXVIII

Savoir voir depuis les coulisses
sa propre figure sur scène
mesurant combien trompe la si sereine
attitude que l'on donne à voir aux spectateurs

c'est déjà pas mal Mais importe
bien plus la voix muette
de soi pour soi en paix analysant
ce qui va s'épuisant au dedans

sans alarme observant la lente fermeture de la porte
et tout ce qui pendant ce temps se passe déjà de nous

LXXXIX

Il y a un air de prodige quelques minutes avant le couchant
Tout s'impose sereinement dans sa propre netteté
Des choses au moins une fois paraît la vérité
Nulle ombre n'entoure quoi de ce soit aucunement

On n'en perd pas une miette Peu de chose nous semble alors immense
Assis seuls couverts de silence nous fixons d'un regard sérieux
ce qui sous nos yeux se rassemble de tant d'années gens et lieux
en une présence occulte et muette là où la vraie solitude commence

XC

Quiconque viendra
occuper cet espace
même sachant déjà
la fatigue et la douleur
du vide dont je suis passeur

Quiconque viendra et verra
encore ce que je vois à présent
lui supposant d'autres lumières et teintes
qui peu à peu iront en s'effaçant

Quiconque viendra et entendra
ce que j'ai dit et dis encore
raison pourquoi je vis et je choisis
de tout traiter sans trompeuse fantaisie

quiconque viendra alors puisse-t-il se rappeler
que malgré l'étrange condition le triste sort
jamais la lutte ne cesse de recommencer
ici où je l'ai laissée
ou laisserai
car on lutte aussi en dénonçant de vieux vices qui perdurent en nous

L'homme change les temps les volontés

Et si je ne chante que pures vérités
et leur noirceur m'ulcère cependant
la vérité c'est que je ne refuse point
l'idée qu'un jour d'autres mains puisse naître
ce dont toute ma vie aura été une quête
ce que jamais je n'ai pu rencontrer
sinon dans les rêves sans armature
qui mentent autant qu'ils durent

XCI

Coquille qui se clôt doucement
de brume seule encerclée

Silhouettes et voix reculant
dans un lieu déjà étranger

Le comment ou le quand
égal à rien

Coquille presque close
en train de sombrer
dans le silence et la mer
dont elle est née